

Présentation

Muriel Louâpre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/523>

DOI : 10.4000/elh.523

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 10 octobre 2014

Pagination : 190-193

ISBN : 978-2-271-08208-4

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Muriel Louâpre, « Présentation », *Écrire l'histoire* [En ligne], 13-14 | 2014, mis en ligne le 10 octobre 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/523> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.523>



Cliché Archives nationales

Dans les ateliers de reliure des Archives nationales

Présentation

« L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation. »

Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*

Envers de l'archive, qui prémunit l'avenir contre les défaillances de la mémoire, l'oubli travaille l'histoire. Arracher à l'oubli un lambeau de passé, qu'on soit historien ou non, est un acte héroïque doublement valorisé : en ressuscitant un monde, on offre à ses prochains une mince revanche sur l'inéluctable disparition, l'inéluctable perte ; en révélant des faits occultés, on bénéficie du crédit qui leur est spontanément accordé, comme à un lapsus historique hautement signifiant. L'oubli, c'est le dragon de la légende. Il est au mieux une fatalité, au pire une punition (*damnatio memoriae*), mais toujours ce par rapport à quoi le travail de l'historien fait sens – et combien davantage dans un temps hanté par la culpabilité, les injonctions mémorielles, et les fièvres commémoratives.

Pourtant l'oubli est intrinsèquement lié à la mémoire, dont il n'est pas plus un dysfonctionnement que le silence serait un dysfonctionnement de la phrase musicale : du jeu de l'oubli et de la mémoire surgissent les rythmes, les scansions qui permettent un récit. Scansions volontaires parfois, quand un gouvernant décide de frapper d'oubli un épisode douloureux de la vie collective. Scansion accidentelle, lorsque les choix narratifs des historiens créent des effets de mise en lumière qui plongent d'autres facettes d'un phénomène dans le hors-scène de l'oubli. « C'est en raison de la fonction médiatrice du récit que les abus de la mémoire se font abus d'oubli » : Paul Ricoeur a analysé les ressorts de cet « oubli de sélection¹ », mécanisme actif qu'il voyait à l'œuvre dans l'histoire officielle, et que nous avons appris à reconnaître dans le « *storytelling* » des communicants². Les usages de l'oubli sont donc d'abord des usages politiques et collectifs, dont l'historien dénonce les « fictions décevantes », selon le mot de Michelet³,... quand il n'y contribue pas.

Depuis l'âge du fer en effet des communautés se sont évertuées à oublier, ou à faire oublier, non seulement par la destruction des lieux de mémoire, mais aussi par leur

réinvestissement, leur transformation de ces lieux et objets par d'autres usages⁴. Les gouvernants, ceux qui ont la charge de la concorde sociale, ont parfois choisi d'imposer ou de requérir l'oubli, au risque du refoulé: *lex oblivionis* romaine; lois d'oubliance scellant les guerres de religion, comme l'article 2 de l'édit de Nantes qui interdit de «disputer» des événements qui ont déchiré le pays; Charte de 1814 posant la Restauration sous le signe de la devise «Oubli et Unité»... Naïve peut-être, cette démarche exprime la conviction que la mémoire peut être séditeuse et empoisonner le corps social, après des épisodes de luttes intestines. Heureux oubli, qui permet de se libérer du poids d'un pesant passé, et d'envisager la vie et l'action; Michelet même lui reconnaît des vertus: «Il ne faut ni combattre, ni critiquer, mais oublier», écrivait-il au sujet du Moyen Âge⁵. Le poids d'un tel besoin collectif d'oubli pèse pourtant sur l'historien, et sur l'histoire à venir: les soubresauts de l'historiographie australienne autour de la question des Aborigènes mettent en exergue la difficulté de lutter contre un oubli qui n'est pas de hasard, mais de nécessité, comme le montre Adrien Rodd. L'oubli fédérateur d'une communauté, donc, ou encore l'oubli comme remède à la «maladie historique» qui mine, selon Nietzsche, l'homme moderne, ce sont de tels usages historiques et collectifs de l'oubli qui mobilisent les articles présentés ici. Ils ont en commun de s'interroger sur la relation entre oubli et récit: c'est ce «travail de reconfiguration narrative» des documents, pour reprendre les termes et l'analyse de Ricœur, qui semble en effet offrir prise aux stratégies d'oubli. La narrativité même, avec ce qu'elle suppose de cohérence, d'enchaînement, de mise en relation, impose à la masse des faits sinon un point de vue, du moins un *angle*, au sens journalistique du terme. On peut varier les angles pour éviter les biais, mais il n'en reste pas moins que, pour être lisible, l'histoire suppose sélection, hiérarchisation, en fonction de l'importance mais aussi d'autres ressorts qui tiennent de la dramaturgie, voire du symbolique. Marie-Laure Pujol l'illustre avec le cas de la bataille d'El Alamo (1836), lieu oublié de l'historiographie mexicaine, et surinvesti au contraire par la mémoire américaine. Face à cet objet bivalent, deux récits symétriques: l'anamnèse menée par un écrivain mexicain qui cherche sur un mode psychanalytique à comprendre le refoulement; et le «*muthos*» que construit un film hollywoodien (1960) qui parvient, à force de figures, de symboles, d'agrégats de sens forçant une cohérence interprétative, à faire oublier ce qui s'est passé.

Ainsi, ce serait du côté de l'écriture *littéraire* – et non pas nécessairement de *fiction* – qu'il faut chercher trace du refoulé historique. Lorsque le pouvoir décrète que soit endormie la mémoire, comme le montre Tiphaine Pocquet à propos des guerres de religion, c'est par exemple dans la tragédie que s'opère une réélaboration symbolique de l'oubli, affirmant la présence de l'occulté au sein même du silence obligé. La littérature offrirait-elle spécifiquement refuge aux fantômes d'une histoire prise au piège du *muthos*? Du moins, elle semble offrir un modèle d'accès à une forme d'anamnèse, de maintien de la conscience de l'oubli au cœur du récit. C'est ainsi une forme littéraire qui a semblé à l'archéologue Laurent Olivier la meilleure façon de dire la confrontation de sa discipline avec l'oubli comme figure de l'inéluctable disparition. La matière que travaille le protohistorien n'est pas l'archive, mais un vertigineux oubli d'où émergent des objets muets, énigmatiques, traces de ce qui fut et qui restera inconnais-

sable. À l'injonction institutionnelle d'une quête des origines qui s'organiserait en récit collectif, les objets issus des fouilles opposent leur résistance muette : quelle histoire peuvent-ils « raconter » ? Ils ne sont pas, ne seront jamais totalement arrachés à l'oubli, en réalité ils sont un *memento mori, memento oblivionis*.

L'archéologie n'a d'autre choix que de maintenir l'oubli au centre du tableau. L'histoire le peut-elle ? Sans doute, si l'on suit l'enquête de l'historien Anton Serdeczny, qui propose une éthique de l'oubli à partir d'un cas de microhistoire. « Tomber dans l'oubli » n'est pas toujours un processus lent d'ensevelissement dans la masse des événements, mais la conséquence d'un choix, souvent collectif. Parce que certains discours ou certaines pratiques ne sont plus acceptables au regard des normes sociales, des autorités savantes produisent de nouveaux récits qui évacuent l'objet inavouable : ainsi de l'histoire de la médecine qui efface la pratique du « souffle-en-cul » ou « insufflation alvine » longtemps attestée et validée par des auteurs respectés (Réaumur) pour ramener des noyés à la vie. Ce parcours tortueux d'un fait occulté manifeste les limites du récit historique : si « on ne sait rien de la véritable histoire des hommes » (Céline), l'historien doit se faire, à son tour peut-être, archéologue, en présumant l'oubli, et en s'interdisant de remplir les vides. Même dans un temps de prolifération de l'archive, l'oubli reste au centre du tableau.

Notes

- 1 « Les stratégies de l'oubli se greffent directement sur ce travail de configuration : on peut toujours raconter autrement, en supprimant, en déplaçant les accents d'importance, en refigurant différemment les protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action », Paul RICEUR, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, 2000, chap. « L'oubli et la mémoire de sélection », p. 579.
- 2 Cf. Marc FERRO, « Les oublis de l'histoire », *Communications*, n° 49, *La Mémoire et l'Oubli*, 1989, p. 57-66.
- 3 À propos de la Terreur blanche : des documents font entendre à l'historien les voix des témoins : « Elles viennent peu à peu démentir et les mensonges calculés des partis, et les fictions décevantes souvent plus dangereuses encore des fantaisistes, des artistes étourdis, du roman historique, le plus grand ennemi de l'histoire » (Jules MICHELET, *Histoire du XIX^e siècle*, G. Baillière, 1872, t. 1, p. 187-188).
- 4 Ce fut l'objet d'un colloque de l'École européenne de protohistoire de Bibracte (2012).
- 5 Gisèle SÉGINGER, « Pensée du temps (*Bible de l'humanité*) », dans Paule PETTIER (dir.), *Michelet, rythme de la prose, rythme de l'histoire*, Presses du Septentrion, 2010, p. 201-211, ici p. 209.